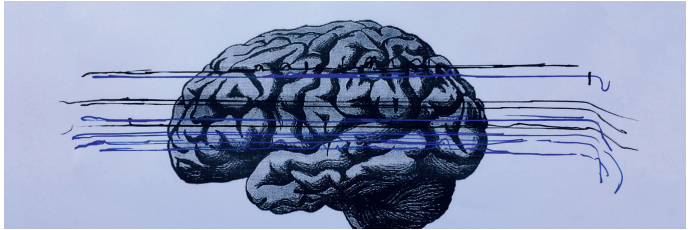


gaëlle  
obiégly

cales



une chose  
sérieuse

## DE LA MÊME AUTEURE

Petite figurine en biscuit qui tourne d'elle-même dans sa boîte à musique, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2000*

Le vingt et un août, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2002*

Gens de Beauce, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2003*

Faune, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2005*

La Nature, *Collection L'Arpenteur, Gallimard, 2005*

Petit éloge de la jalousie, *Collection Folio 2 €, Gallimard, 2007*

Le musée des valeurs sentimentales, *Verticales, 2011*

Mon prochain, *Verticales, 2013*

N'être personne, *Verticales, 2017*

une chose sérieuse



gaëlle obiégly

# une chose sérieuse

roman

verticales

Illustration de couverture :  
Pierre Weiss. *Territoires compressés*.

© Éditions Gallimard, janvier 2019.

Je crois qu'une pause me serait bénéfique. Et comme on est dimanche, je me l'octroie. Demain je reprendrai mon labeur. Quant à l'autre, la Jenny, je ferai en sorte qu'elle ne nous dérange pas trop souvent. Parce que quand elle est là tout change, y compris moi. Une créature comme ça, on ne la décrit pas. On ne peut pas. Elle vous met en branle. Il y a des fois, sous son emprise, je hurle. Si j'y arrive, je n'en parlerai pas. Il faut que je m'épanche, cependant.

J'écris un livre à la place de quelqu'un, c'est mon travail. Quelqu'un qui a eu une vie bien remplie. On pourrait en dire autant de n'importe qui. Moi aussi il m'est arrivé des choses. Et parfois mes déboires ressemblent aux siens. Mais, contrairement à Chambray, j'ai pris moins d'initiatives. Pour autant cette femme n'est pas tellement intrépide. Face à la mort, elle est craintive, moi non. J'ai hésité à communiquer son nom. C'est assez délicat, car je ne suis pas censé faire apparaître mon identité à côté

de la sienne. Le contrat le stipule bien, pour une fois que je fais l'effort de lire un tel document in extenso, autant me tenir à cette déclaration que j'ai signée. Sa biographie, c'est moi qui la rédige mais en faisant comme si c'était elle qui tenait le stylo. Oui, le stylo. Nous écrivons au stylo.

Il est rare que j'adresse la parole aux autres. Cependant je réponds volontiers. À cet égard, je me suis étonné dernièrement, étonné de moi-même. Il est évident que l'âge me rend meilleur. Si cette tendance perdure, la vieillesse fera de moi un saint homme. Il m'est arrivé quelque chose de terrifiant lors d'un mariage. Entrer dans les détails ne me paraît pas à propos, je préfère ne pas perdre le fil, pour une fois. Je préfère ne pas faire le moindre commentaire, ne rien dire du mariage qui a été l'occasion de cette situation terrifiante que je n'ai pas trop mal gérée, dans le fond. Il y avait une femme assise sur une chaise en fer forgé. Sa solitude et son calme contrastaient avec la volubilité des autres personnes qui étaient agglutinées contre la table où il y avait le champagne et des morceaux de pain de mie tartinés avec de la tapenade et dans des bols de toutes petites tomates. Je suis allé vers elle, mais vraiment ce n'est pas dans mes habitudes de me montrer aussi ouvert. Je lui ai tendu la main, on s'est serré la main. Tout de suite j'ai embrayé en lui disant mon prénom et mon nom et ma date de naissance et mon numéro de sécurité sociale que je connais



par cœur depuis toujours comme beaucoup de choses. C'est un des rares avantages de mon handicap dont je ne tiens pas à parler. Elle a dit son prénom, son prénom seulement. Elle n'était pas jeune. Elle avait l'air géniale. On se regardait fixement. Nous allions bien ensemble. Non pas à cause de nos habits, qui n'étaient pas bien assortis. On allait bien ensemble en raison de nos visages qui se mariaient bien, il me semblait ; et puis à cause de la diction, d'un parler lent. Elle est iranienne, ça lui donne une excuse. Nous parlions en français. Comment j'ai su qu'elle était iranienne ? j'anticipe ta question. C'est par son prénom que je l'ai su. Un prénom que je n'avais jamais entendu nulle part. J'ai demandé quelle en était l'origine et c'est de ça que notre conversation est partie, du prénom qui nous a conduits en Iran. Je me suis assis à côté d'elle. Nous avons commencé à parler. Elle ne faisait rien pour me séduire. Il n'y avait pas d'embarras de ce fait. Elle m'était agréable. Je la sentais loin. Cela peut-être parce qu'elle était seule et qu'elle tenait à sa solitude. J'ai évoqué un écrivain iranien que je n'ai jamais lu mais qui est un phénomène, paraît-il, et tous les Iraniens le connaissent, certains lui vouent un culte, dit-on. Il a fait des films aussi à une époque. Elle a préféré parler d'autre chose. Je crois qu'elle craignait d'être embarquée dans une discussion culturelle. Alors que je déteste ça, moi aussi. Mais il arrive que je m'y adonne, surtout quand je ne sais pas comment avancer vers quelqu'un. Ça, elle ne pouvait pas le savoir, on ne s'était encore jamais parlé.

Je suis revenu à ce Golestan, l'écrivain iranien que je n'ai pas lu. Si je l'ai évoqué lui – qui ne m'importe pas beaucoup – c'est pour creuser un petit périmètre de ma prodigieuse mémoire où je savais plusieurs choses enfouies.

Certes, la puce me rend plus performant de manière générale. Elle a aussi ses désavantages. Et il m'a fallu la roder quelques mois pour m'en apercevoir. Je bénéficie de capacités supérieures à mes camarades qui n'ont pas encore été augmentés, ça c'est le bon côté. Je retiens tout ce qu'on me dit, je peux répéter sans la moindre erreur des choses et des idées qui m'auront été exposées avec précision ou même vaguement dans le brouhaha d'un dîner, ce qui est appréciable. On gagne du temps, le travail avance, on est satisfait de moi. Oui mais la puce crée des problèmes dans ma vie personnelle, qui est dorénavant très réduite, il faut bien le dire.

Ce matin, dès le réveil, j'étais lancé. Tu devrais tenir un journal de ta décrépitude, pour rester en forme, fais-le. Et comme c'est dimanche, ça me semblait le moment adéquat pour commencer. Puisque le dimanche, je suis peinard, je n'ai rien à rendre. En général, je traîne en survêtement, je mange de la pizza, le dimanche.

Dans ma prodigieuse mémoire, te disais-je – comme j'étais doué il y a encore peu de temps! – le trésor principal en cet instant était le prénom que je ne retrouvais pas. Quelque chose qui vous échappe, qu'est-ce que ça

peut vous exciter, nom de Dieu ! Un prénom inoubliable, pourtant. Tout en conversant avec Narmine, je fixais le trou noir qui me provoquait, qui cherchait à me faire crier. Il gardait captifs et le prénom et l'amie. Je souhaitais évoquer une amie iranienne. Ma rencontre avec Narmine m'y invitait. Mais impossible de me souvenir du nom de cette amie, une amie proche pourtant. Avant que je ne rejoigne l'ermitage, nous étions en contact quotidiennement. Eh bien, en cet instant, même son visage me faisait défaut. Mon cœur battait très vite. J'étais terrifié par les ténèbres qui rongeaient ma mémoire probablement depuis longtemps mais de manière insoupçonnée. Irrémédiablement, sans doute. La puce y est pour quelque chose. Jamais avant cet instant où je m'étais montré d'une sociabilité anormale, anormale pour un type avec mon genre de pathologie, jamais avant cet instant, je ne m'étais trouvé face à un tel trou noir. Ça fait peur parce qu'on entrevoit le néant. Cette zone opaque, de la taille d'une belle bouche, en est l'accès.

Mais, j'avoue, j'ai tendance à voir le pire. Et j'oublie de dire que l'accès au néant c'est beau, ça luit, c'est humide, excitant. Et d'ailleurs il se pourrait bien que ce ne soit pas le néant, ce pourrait sinon être l'éternité. Le temps de notre existence, les deux, néant et éternité, nous sont étrangers, du moins sans réalité. L'irréel devient réel par une opération mentale. Si tu prends ces mots, néant, éternité, tu ne vois pas forcément bien ce que c'est. Pour

faire simple, disons que ce sont des termes qui offrent des alternatives à l'existence. Mon amie iranienne, j'ai oublié son prénom, son nom. Tandis que le nom et la tête d'un écrivain qui ne m'est rien parade sur mes lèvres et me permet de converser brillamment, tu vois le genre. Inhabituel. Cette présence m'est imposée, je ne suis pas moi vraiment.

Sans dire que je sois devenu quelqu'un d'autre, je constate que je ne suis plus tout à fait moi. Et ça depuis qu'ils m'ont mis l'implant. Qui a des avantages, ne crois pas que je dénigre. Mais ça me perturbe, des fois. Il y a quelque chose de gonflé, de tendu qui diffuse des paroles portées par ma voix. Je parlais sous la dictée en me tortillant à côté de cette femme, Narmine, qui m'était inconnue. Et je jactais comme c'est pas permis. Elle était drôlement patiente. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre ce qui m'arrivait. Le trou noir, mon trou de mémoire, tu vois, il représente une autorité clandestine dont je suis le squat. D'accord. Mon amie n'avait plus d'existence que pour moi seul. Dans mon esprit elle était là mais je ne pouvais communiquer son nom ni la décrire physiquement. Ça m'échappait, me laissant seul avec la sensation d'avoir cette femme, cette amie, dans mes tréfonds insondables. Comme si je l'avais dévorée. Cela a pu m'arriver de manger des gens, d'en manger des petits bouts.

Je ne sais pas ce qu'il y a en moi, la tristesse me gagne, c'est depuis ce trou noir. Il faut que je parle sans cesse depuis ça. Depuis quoi, tu veux savoir ? Depuis que je ne dispose plus entièrement de ma personne. Depuis que je ne suis plus sûr d'être moi. Alors qu'avant, non. Je ne disais rien. On me le reprochait, du moins à la maison. Après, il m'est arrivé de passer des soirées entières chez des gens qui m'étaient inconnus sans dire un mot, ça ne les gênait pas. J'écoutais. Je fumais. Je mangeais. Je jouais avec une figurine dans ma poche. J'évoluais dans les tableaux ou les scènes libérés par mon effervescente mémoire. Tout cela se présentait à mon esprit avec une netteté qui me faisait passer pour fou. C'est pour ça que je ne l'ai jamais trop ramenée avec ma mémoire. Quelqu'un comme moi qui a trop de capacités, ça peut inquiéter les gens. Les hyperdoués ont quelque chose de diabolique, non ? Enfin, toujours est-il que pour éviter le lynchage je ne m'exprimais quasiment pas. Mais là, depuis ma terreur de ce fameux soir, je n'arrête pas. Je cause tout le temps. Du moins, le dimanche. Les jours ouvrés, je me contiens. Mais je n'y arrive pas toujours, et ça risque de poser un problème. De toutes mes forces, il s'agit d'éloigner la mort, avec des paroles, avec du texte, avec la voix. Comment vais-je pouvoir continuer mon travail de biographe si je ne suis plus en mesure d'écouter, si je dois parler tout le temps. Quel effet cette nouvelle manie va avoir sur ma situation professionnelle, je me fais du souci. Pas tellement pour mes finances, ça je

m'en fous. Je sais me passer du superflu, encore que j'aie changé dernièrement. Lorsque je cherchais le prénom de mon amie iranienne, disparu dans le trou noir, il y avait un autre prénom qui affleurait – en plus de ce nom de façade qu'était celui de Golestan l'écrivain, qui est aussi réalisateur de films et photographe, je crois bien. Et ce prénom qui venait à la place de celui de mon amie avait la présence des carpes qui viennent, s'attardent, s'éloignent et reviennent encore et percent alors la surface avec leur bouche charnue. Le prénom qui s'invitait était Myrrha. Le prénom d'une femme que j'ai rencontrée en Israël, au crépuscule, à son domicile, où elle vivait avec son mari. Ils ont offert du thé et des pâtisseries. Myrrha s'est mise à chanter. Elle a chanté en allemand. Je ne comprenais pas le sens des mots. Mais le sens de la situation, je le comprenais. J'étais attentif à la langue, à la voix, au chant. Elle chantait si bien. Le reste du temps, elle était perdue dans ses pensées, silencieuse. La vie avait lieu surtout dans son for intérieur. Quand elle a chanté, elle était avec nous, ses invités, et sans doute avec aussi sa famille assassinée. Quand elle a chanté, elle était dans son appartement modeste de la banlieue de Tel-Aviv et dans le camp d'extermination où tous ses proches ont été assassinés. Elle y a survécu. Cette formulation me semble incongrue, mais tu comprendras ce que je t'expose. Comme dans la forêt où coexistent les arbres morts et les arbres vivants. Il est sûrement plus facile de se laisser mourir que de survivre. Survivre demande des efforts que

n'importe qui n'est pas capable de fournir. Moi, ce n'est pas mon fort. Et pourtant, Chambray m'a voulu dans son arche. Quand je vois mes camarades se battre pour le bifteck, ça me file des complexes. Chambray nous pousse à faire de ces trucs, tout ça dans le but de nous voir tous survivre à la catastrophe qu'elle a en tête. Bref, une fois par semaine, nous sommes mis à l'épreuve d'une façon qui m'indispose particulièrement. On ne nous file rien à bouffer pendant vingt-quatre heures et on doit faire des entraînements physiques qui augmentent notre faim. Tout ça pour nous mettre dans la situation suivante : alignés, dos au mur, dans une pièce dont le sol est carrelé, excités par des effluves de poulet rôti, de fromage, de viande grillée, de bar au fenouil, tout ça est très étudié. On salive, on râle. Les femmes un peu moins que les hommes. Certains d'entre nous enfouissent leur nez dans le creux du coude pour ne pas sentir ces odeurs délicieuses qui nous rendent cruels. Oui, cruels, tu vas voir. Car après nous avoir excités, ils nous jettent un morceau de viande parfaitement cuit et nous nous l'arrachons. Chambray se tient derrière la porte grillagée. Elle nous observe, elle évalue notre combativité, nos capacités à survivre. On accumule des points. Je suis le dernier.

Je ne sais pas combien de temps je tiendrai à parler. Ce que je sens, c'est que la mort n'attend qu'une chose, que je me taise. Myrrha la revenante, elle prenait place dans mon esprit à un moment inattendu. Pardon, je reviens

à mon trou de mémoire parce que ça me perturbe plus que ma nullité au jeu pénible de Chambray. J'étais donc en train de chercher le prénom de mon amie iranienne quand Myrrha a fait retour. Une femme qui avait traversé l'horreur, qui avait survécu grâce à sa voix, c'est elle qui m'apparaissait, son visage et son prénom affleuraient à la surface de ma conscience dont les profondeurs ont la noirceur de l'oubli. Ça résonnait dans ma tête. Myrrha, ce prénom, ça résonnait dans ma tête. Et il y avait son visage qui me regardait. Elle ouvrait ses lèvres, les fermait, les ouvrait encore, plus grand, mais sans lâcher de son.

Il m'arrive de plonger mon regard dans l'eau verte non pas seulement pour jouir de mon reflet. Mais pour observer les carpes. Des bouches en nombre qui baisent la surface, ça m'affole. Avec Jenny, on a découvert les carpes au hasard de notre promenade en traversant un pont de bois, il y avait aussi des nénuphars. Je sais qu'on ne peut pas les cueillir, les nénuphars. Je n'essaie même plus. Quant aux carpes, leur ondulation lente m'alanguissait et j'étais amoureux. Jenny était penchée au-dessus de l'eau, elle était comme moi émerveillée par les carpes. Je la retenais sinon elle aurait sauté, elle aurait fait un carnage. Jenny, j'ai encore bien son nom en tête. Va savoir si elle ne va pas être aspirée elle aussi.

J'ai quasiment renoncé à toute vie meilleure à cause des démarches que ça suppose. Les démarches me rendent



précisément la vie insupportable. À un moment, j'aurais pu percevoir des indemnités, mais après avoir fait dix photocopies, je me suis découragé. L'employé administratif a dit qu'elles n'étaient pas recevables, je crois que l'impression était trop contrastée. On a eu un accrochage léger, avec l'employé. Léger, parce qu'on était d'accord sur l'imbécillité qui règne et à laquelle on nous demande de participer. Pour la forme, on s'est un peu insultés. Il m'a dit que j'étais un taré de première et moi qu'il était un salaud. Actuellement, la société n'offre pas d'autres possibilités que celles-ci. Je dis ça mais sans pouvoir comparer avec d'autres époques. Il se peut qu'en 514, par exemple, la situation était déjà celle-ci. Il y a sûrement eu mieux que maintenant, je ne sais pas. C'est pour ça que maintenant, je fais ce livre dont je n'ai qu'une vague idée. Il s'agit d'une biographie, une autobiographie plutôt, mais pas tout à fait. Je rédige les mémoires de la femme qui m'emploie, elle rayonne, elle est fière. Elle m'a sauvé, enfin elle aime le dire. Ce qui lui donne le droit de disposer de moi totalement sans doute. Il n'est pas aisé de rendre compte de son tempérament sans révéler la vanité qui la caractérise. Je contourne, c'est la partie la plus épineuse de mon travail. Et d'ailleurs, depuis que je suis occupé par cette tâche qui consiste principalement à écouter la grande femme et à transcrire, en augmentant, en camouflant, en ornementant ses propos, j'ajoute parfois des citations littéraires, je suis verbeux. Je m'en rends bien compte, néanmoins je n'apprécie pas qu'on m'en fasse la

remarque. Les personnes que je fréquente ici ne connaissent pas mon origine et ne savent rien de mes difficultés. Je cache tout ça pour ne pas avoir à subir de regards méprisants ou apitoyés. Bien que je sache que nous avons en commun d'être des marginaux, certains par choix, d'autres par malchance, je reste prudent vis-à-vis de mes semblables. Je ne me livre pas. On n'est jamais à l'abri d'une remarque perfide. En pleine ascension sociale, il me faut éviter les tracas d'orgueil qui sont toujours déstabilisants. Y compris pour son père, vois-tu...

Mes tares corporelles sont flagrantes. Pour ça, Chambray est très généreuse car elle a mis à ma disposition un acupuncteur chinois très réputé, à ce qu'on dit. Ce docteur vit lui aussi désormais ici. Elle est, il faut le reconnaître, très généreuse et pas seulement envers moi. Elle se soucie de mes douleurs et de mes érections. Elle prend en compte aussi l'extrême coquetterie de l'une d'entre nous. Juliette, celle qui a les cheveux hyper longs, je crois que je t'en ai déjà parlé. La chevelure n'est pas négligée, tout comme les rhumatismes, ni rien. On est de plus en plus nombreux et pas des personnes standards. Il est prévu que deux personnes encore intègrent l'ermitage dans les jours qui viennent, ce serait des frères jumeaux, si j'ai bien compris. Le fric de Chambray passe en bonne partie dans notre entretien mais pas exclusivement. Elle n'aime pas que je l'appelle patronne. Elle me dit de l'appeler par son prénom, Donatienne, mais je n'y arrive pas.

Je n'ai pas beaucoup de temps pour donner des nouvelles, sauf le dimanche.

Mais, si, j'ai fait quelques démarches, quand même, je me suis occupé d'un étranger qui fuyait son pays. On s'est rencontrés dans le compartiment d'un train qui m'emmenait dans le sud de la France où je rejoignais un monsieur. Qui est devenu un amant, au bout de quelques heures, dans la voiture. Il avait lui-même acheté mon billet de train et m'avait rappelé plusieurs fois l'obligation de le composer. Et je l'ai fait. OK, j'ai dérangé un contrôleur de la SNCF pour qu'il me compose mon billet. En général, je voyage sans billet, je lui ai dit au contrôleur pour expliquer mon incapacité à effectuer le compostage. Il vaut mieux passer pour un resquilleur que de dévoiler mes faiblesses. Oh, tu le sais bien, la posture révèle un manque de courage. Je voyageais, c'est vrai, sans billet, soit parce que je n'ai pas de quoi le payer, soit parce que je rechigne à ces démarches-là aussi. Quand on m'arrête, je prétends ne pas avoir mes papiers d'identité et je donne l'adresse de mon père. Qui est mort. Donc le courrier retourne à l'expéditeur. Quelquefois, j'abuse de mon statut d'orphelin. Maintenant, à cause de mon âge, ça impressionne moins, ça suscite moins de pitié. J'ai trente-sept ans, je peux me démerder.

Autrefois, j'ai fait des ravages dans les cœurs. Dans les entreprises, moins. Quoique, il y a toujours par-ci par-là


# gaëlle obiégly

## une chose sérieuse

« Ce livre est comme un chien que j'ai rencontré une fois. Il y a des frissons, dedans c'est labyrinthique apparemment et infini comme dans un chien. Il y a des races chez ces animaux qui, de chiens de combat, évoluent vers chiens de compagnie. C'est un peu mon parcours. Mon livre ruminé, il a tout d'un cerveau. C'est une chose sérieuse et en même temps pas du tout. »

Gaëlle Obiégly nous immerge dans l'esprit chaotique d'un homme, Daniel, recueilli dans une communauté survivaliste financée par madame Chambray, richissime mécène. Devenu le scribe et le cobaye de cette femme manipulatrice, il use des rares temps morts de sa liberté surveillée pour s'épancher dans un carnet de bord clandestin, celui qui fournit la matière brute et poétique de ce livre.

Née en 1971 à Chartres, Gaëlle Obiégly est l'auteure de neuf fictions, dont *Gens de Beauce* (L'Arpenteur, 2003), *Petit éloge de la jalousie* (Folio 2€, 2007), ainsi que, aux Éditions Verticales, *Le musée des valeurs sentimentales* (2011), *Mon prochain* (2013) et *N'être personne* (2017).

 19-I G02488  
ISBN 978.2.07.282562.0

**17 EUROS**

[www.editions-verticales.com](http://www.editions-verticales.com)

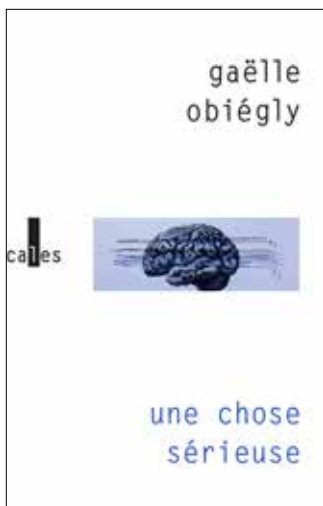


9 782072 825620

Illustration de couverture :  
Pierre Weiss. *Territoires compressés.*

**verticales**

ve



Gaëlle Obiégly  
Une chose sérieuse

Cette édition électronique du livre  
*Une chose sérieuse* de Gaëlle Obiégly  
a été réalisée le 17 décembre 2018  
par les Éditions Verticales.

[www.editions-verticales.com](http://www.editions-verticales.com)

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072825620 – Numéro d'édition : 342879).

Code Sodis : U21683 – ISBN : 9782072825637  
Numéro d'édition : 342880.